

Épreuves orales de Français, Filière PSI

Les candidats de la filière PSI passaient en 2022 l'épreuve orale de français pour la deuxième fois. Les règles de l'épreuve semblent connues et, malgré la diversité de maîtrise naturelle dans une cohorte de concours, les auditions se sont révélées d'un bon niveau global. Le jury encourage donc les élèves et leurs préparateurs à continuer le travail dans ce sens. Ils pourront se reporter, pour une description détaillée de l'épreuve, au rapport de l'année 2021.

Cette année, pour donner des exemples précis des textes qui peuvent être soumis aux étudiants, et pour fournir éventuellement une matière à entraînement, le jury annexe à ce rapport quelques-uns des textes sur lesquels les candidats ont été interrogés. Les auteurs appartenaient pour la plupart à une modernité que l'on pourrait dire désormais classique : Émile Zola, Paul Valéry, Michel Tournier, Primo Levi, Simone de Beauvoir, etc. Mais figuraient aussi des philosophes, romanciers et essayistes récents tels que René Passet, Françoise Héritier, Esther Duflo, Thomas Piketty ou encore Virginie Despentes et le jury a pu également utiliser l'ouvrage des universitaires Dominique Bourg et Kerry Whiteside, *Vers une démocratie écologique* (2010). Le jury ne s'interdit pas de retourner vers des textes plus anciens ni de mettre à profit les réflexions les plus contemporaines, tout en restant dans le domaine d'une langue française qui ne pose pas de difficulté de lecture par son archaïsme ou sa technicité. Cela implique que la préparation des élèves peut tirer profit de leur culture classique comme de leur connaissance des débats actuels.

La première phase de l'exercice est un résumé, ce qui n'empêche pas les candidats de commencer leur prise de parole par une simple phrase qui identifie et contextualise le texte pour introduire le résumé. En effet, enchaîner abruptement « Bonjour monsieur » et « Dreyfus est innocent ! », ou quelque chose de cet ordre, n'est pas du meilleur effet. Dans cette première phrase de l'exposé, il importe que le candidat identifie correctement le genre du texte et ne confonde pas, par exemple un article de journal avec une page de roman.

Les meilleurs oraux sont ceux qui ont présenté un résumé concis et juste du texte, ni expédié (en 1 ou 2 minutes, risquant de ne pas rendre justice au texte), ni trop étendu (4 à 5 minutes, mordant sur le commentaire). Ils ont non seulement respecté l'énonciation (première personne/discours impersonnel), le ton (didactique, vindicatif, sarcastique...) et le niveau de langue (neutre/familier/argotique) mais ont également restitué les mouvements de l'argumentation du texte.

Le moment critique de l'exposé est la formulation d'une problématique, ni trop large ni trop étroite. Il ne s'agit pas de rattacher au texte proposé une fiche apprise par cœur, tirée d'un cours ou d'un manuel. Il faut identifier une idée importante du texte, la problématiser et construire une réflexion personnelle à partir de là. Ce faisant, il convient de rester assez proche du texte pour l'éclairer par sa réflexion et non pas dériver vers un horizon qui lui serait

absolument étranger. Par ailleurs, ce que l'on appelle problématique ne se réduit ni à un thème ni à une question ; c'est la formulation de ce qui présente un intérêt particulier et par là-même nécessite une explication : est problématique ce qui résiste à une compréhension immédiate, ce qui est contre-intuitif, paradoxal ou contient une apparente contradiction interne qu'il s'agit de résoudre. La problématique est ce qui appelle une démarche dialectique, nécessite et justifie l'exposé méthodique de différents points de vue pour progresser dans l'explication vers une résolution.

Ainsi, les candidats les mieux préparés n'ont pas isolé un mot ou une notion marginale dans le texte pour tirer leur réflexion du côté qui les arrangeait mais ont bien su relever un aspect fondamental qu'ils ont ressaisi pour y ancrer leur réflexion.

Cet exercice suppose donc une bonne maîtrise de la langue et une attention aux mots du texte comme à ceux que l'on emploie à l'oral. On apprécie que les candidats ne confondent pas *patent* et *latent*, *romanesque* et *romantique*, *égalité* et *équité*, *aveuglement* et *aveuglément*, *humaniste* et *humanitaire* ; qu'ils ne fassent pas de barbarisme tel que *défendeur* ou *bouche-en-bouche*. Cela suppose certes un apprentissage sur le long terme mais les années de classes préparatoires pourraient sans doute être utilement employées, pour ceux qui en ont besoin, à faire une mise au point lexicale. Le jury a apprécié le soin porté au choix d'un vocabulaire précis et d'une langue élégante, rendant avec finesse et force l'esprit du texte comme la pensée du candidat lors de la dissertation.

C'est aussi dans la composition de leur propos que les meilleurs candidats ont brillé en ne se contentant pas d'opposer une antithèse à une thèse mais en articulant les parties de leur développement avec nuance et naturel. Ils ont su également illustrer les idées directrices de ce développement avec des exemples pertinents. Ceux-ci ne sont pas nécessairement nombreux mais doivent être réellement connus. Les candidats emploieront donc mieux leurs années de préparation à lire vraiment des livres, visiter des expositions, regarder des films, etc. plutôt qu'à apprendre des listes de titres dont ils ne savent finalement rien dire de précis. Le jury a en effet particulièrement apprécié que certains candidats soient capables de mobiliser d'authentiques expériences culturelles à l'appui de leur réflexion. Ils peuvent d'ailleurs s'écarter des sentiers battus : si la connaissance de quelques classiques est bienvenue, ils peuvent légitimement se nourrir des romans et des films de l'année, comme des débats d'actualité et la lecture de la presse a pu fournir à certains candidats une interprétation vivante des textes qu'on leur avait soumis.

L'entretien qui suit l'exposé du candidat permet d'une part de vérifier la compréhension du texte sous tous ses aspects, d'autre part de corriger ou d'approfondir la dissertation du candidat et enfin de tester sa capacité à réfléchir sur le vif, à répondre à des questions et à prolonger sa réflexion ou revenir sur ses arguments. Le jury est bienveillant et ne cherche pas à piéger les candidats mais plutôt à leur permettre d'exprimer tout leur talent et de manifester leur à-propos. Ainsi, même un candidat qui serait déçu de l'exposé qu'il a livré devrait se saisir avec courage et énergie de cette chance qui lui est donnée de faire valoir ses qualités. On a donc apprécié l'attitude vaillante et volontaire de ceux qui ont su tirer parti de ce moment, jusqu'à parfois améliorer sensiblement l'impression donnée et amender leur résultat. En dernier recours, mieux vaut tenter un commentaire astucieux d'une série point trop idiote que de se

fermer en déclarant qu'on n'a lu aucun livre ni vu aucun film. En effet, le jury évalue avant tout les capacités de réflexion et d'expression plutôt qu'un capital culturel jalousement amassé. Or, comme cette édition du concours l'a montré, les candidats sont dans l'ensemble capables de prestations globalement satisfaisantes et parfois excellentes. Le jury s'en réjouit et voudrait ainsi encourager les futurs candidats en leur partageant son optimisme.

Quelques textes ayant été proposés à l'oral en 2022 :

René Passet, *L'Illusion néo-libérale*, 2000.

Un monde meurt, un autre s'applique à naître. Les modes d'organisation et les systèmes de pensée hérités de l'histoire s'effacent progressivement, et rien encore ne vient combler le vide que laisse leur disparition. Politiques et idéologies, après avoir longtemps récusé l'idée de mutation – au nom de ce réalisme bref et consistant à ne voir que ce qui est immédiatement palpable –, n'ont aujourd'hui que ce terme à la bouche. Mais, ayant prononcé le mot, la plupart pensent avoir cerné la chose.

Hier, ils s'accrochaient à *l'idée de crise*, tellement réconfortante, car elle ne remettait en cause aucun mode de pensée. La crise évoque, en effet, un écart passager par rapport à une normalité familière dont il est bien entendu qu'on la retrouvera un jour, un dysfonctionnement qui ne concerne ni la norme du système ni ses mécanismes régulateurs. Dans le cas du chômage, par exemple, le plein-emploi défini selon les critères du passé reste l'objectif à réaliser. Les moyens sont ceux qui ont déjà fait leurs preuves, comme en 1940 avaient déjà fait leurs preuves les fantassins de 14-18, le cheval et le canon de 75. Le remède reste la croissance, sur les modalités de laquelle on s'interroge peu – sinon pour déplorer tout au plus qu'elle ne soit plus suffisamment créatrice d'emplois –, tant il reste acquis que, selon le célèbre « théorème de Schmidt », l'ex-chancelier allemand, « *les profits d'aujourd'hui font les investissements de demain qui feront le plein-emploi d'après-demain* ».

Chacun alors, selon son école de pensée, sait très exactement ce qu'il convient de faire : réduire les salaires selon celui-ci, plutôt les augmenter selon celui-là ; équilibrer le budget de l'État, ou exploiter son déficit pour stimuler la dépense génératrice d'emplois... On se retrouve dans des débats familiers, ô combien rassurants, d'autant que chacun des camps, si la thérapie qu'il propose ne produit pas les effets attendus, peut toujours – grâce aux vertus de l'alternance politique – accuser les survivances du système opposé, dont le réel conserve nécessairement la trace : si l'on ne réussit pas, c'est donc parce qu'il y a trop de libéralisme, à moins que ce ne soit trop d'interventionnisme... Ainsi va le petit monde de l'économie.

La mutation est autrement déroutante, car elle évoque un changement qualitatif conditionnant la logique même du système. Ce sont ici la norme, les mécanismes régulateurs et les moteurs du développement qui se transforment. Il ne s'agit plus de retrouver les équilibres du passé en utilisant les mécanismes éprouvés, mais de définir de nouveaux ajustements par de nouveaux moyens. S'agissant de l'emploi par exemple, c'est la question de la relève de l'homme par la machine qui se trouve posée, celle des temps de travail, de ses modalités, de sa place dans la société. Les politiques sollicitées, bien au-delà de la régulation conjoncturelle, concernent le long terme, les structures, les modes de fonctionnement et les règles du jeu économique. Autant de nouvelles terres à explorer...

Primo Levi, *Si c'est un homme* (1947), appendice de 1976.

Ce qui est arrivé peut recommencer, les consciences peuvent à nouveau être déviées et obscurcies : les nôtres aussi.

C'est pourquoi nous avons tous le devoir de méditer sur ce qui s'est produit. Tous nous devons savoir ou nous souvenir que, lorsqu'ils parlaient en public, Hitler et Mussolini étaient crus, applaudis, admirés, adorés comme des dieux. C'étaient des « chefs charismatiques », ils possédaient un mystérieux pouvoir de séduction qui ne devait rien à la crédibilité ou à la justesse des propos qu'ils tenaient mais qui venait de la façon suggestive dont ils les tenaient, à leur éloquence, à leur façon de d'histrions, peut-être innée, peut-être patiemment étudiée et mise au point. Les idées qu'ils proclamaient n'étaient pas toujours les mêmes et étaient en général aberrantes, stupides ou cruelles ; et pourtant ils furent acclamés et suivis jusqu'à leur mort par des milliers de fidèles. Il faut rappeler que ces fidèles, et parmi eux les exécuteurs zélés d'ordres inhumains, n'étaient pas des bourreaux-nés, ce n'étaient pas, sauf rares exceptions, des monstres, c'étaient des hommes quelconques. Les monstres existent, mais ils sont trop peu nombreux pour être vraiment dangereux ; ceux qui sont plus dangereux, ce sont les hommes ordinaires, les fonctionnaires prêts à croire et à obéir sans discuter, comme Eichmann, comme Hoss, le commandant d'Auschwitz, comme Stangl, le commandant de Treblinka, comme, vingt ans après, les militaires français qui tuèrent en Algérie, et comme, trente ans après, les militaires américains qui tuèrent au Viêt-nam.

Il faut donc nous méfier de ceux qui cherchent à nous convaincre par d'autres voies que par la raison, autrement dit des chefs charismatiques : nous devons bien peser notre décision avant de déléguer à quelqu'un d'autre le pouvoir de juger et de vouloir à notre place. Puisqu'il est difficile de distinguer les vrais prophètes des faux, méfions-nous de tous les prophètes ; il vaut mieux renoncer aux vérités révélées, même si elles nous transportent par leur simplicité et par leur éclat, même si nous les trouvons commodes parce qu'on les a gratis. Il vaut mieux se contenter d'autres vérités plus modestes et moins enthousiasmantes, de celles que l'on conquiert laborieusement, progressivement et sans brûler les étapes, par l'étude, la discussion et le raisonnement, et qui peuvent être vérifiées et démontrées.

Bien entendu, cette recette est trop simple pour pouvoir s'appliquer à tous les cas : il se peut qu'un nouveau fascisme, avec son cortège d'intolérance, d'abus et de servitude, naisse hors de notre pays et y soit importé, peut-être subrepticement et camouflé sous d'autres noms ; ou qu'il se déchaîne de l'intérieur avec une violence capable de renverser toutes les barrières. Alors, les conseils de sagesse ne servent plus, et il faut trouver la force de résister : en cela aussi, le souvenir de ce qui s'est passé au cœur de l'Europe, il n'y a pas si longtemps, peut-être une aide et un avertissement.

Esther Duflo, *Repenser la pauvreté*, 2012.

Le besoin de réduire les pauvres à une série de clichés existe depuis aussi longtemps que la pauvreté elle-même : en sciences sociales comme dans la littérature, les pauvres sont dépeints tantôt paresseux, tantôt entreprenants, tour à tour dignes ou voyous, virulents ou apathiques, impuissants ou ne comptant que sur eux-mêmes. Rien d'étonnant à ce que les positions politiques qui découlent de ces façons de les considérer aient elles aussi tendance à se réduire à des slogans : « Étendre l'économie de marché », « Rendre les droits de l'homme effectifs », « Régler d'abord les conflits », « Donner davantage aux plus démunis », « L'aide étrangère tue le développement », etc. Toutes ces idées renferment une part de vérité, mais elles accordent peu de place à ces hommes et femmes ordinaires, à leurs espoirs et à leurs doutes, à leurs possibilités et à leurs aspirations, à leurs croyances et à leurs incertitudes. Lorsqu'on leur accorde une place, les pauvres figurent généralement comme les acteurs d'anecdotes tragiques ou édifiantes, des êtres dignes d'admiration ou de pitié, mais jamais comme une source de connaissance, ni comme des personnes qu'il importerait de consulter pour savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent ou ce qu'ils font.

Trop souvent, on confond économie de la pauvreté et pauvre économie : parce que les pauvres possèdent si peu de choses, on en déduit que leur existence économique ne présente aucun intérêt. Malheureusement, ce malentendu fragilise profondément le combat contre la pauvreté à l'échelle mondiale. Considérer ces problèmes de façon simpliste conduit à proposer des solutions simplistes. Le champ des politiques contre la pauvreté est jonché des débris de solutions miracle qui se sont révélées moins miraculeuses qu'on ne l'espérait. Si nous voulons avancer, il faut cesser de réduire les pauvres à des caricatures et prendre le temps de comprendre réellement leur vie, dans toute sa richesse et sa complexité. C'est ce que nous avons cherché à faire au cours de ces quinze dernières années.

Nous sommes des universitaires et, comme la plupart des universitaires, nous élaborons des théories et nous étudions des données. Mais la nature de notre travail fait que nous avons passé de nombreux mois, répartis sur plusieurs années, sur le terrain, avec des volontaires d'organisations non gouvernementales (ONG) et des fonctionnaires, des auxiliaires de santé et des agents de microcrédit. Nous avons ainsi parcouru les villages et les ruelles où vivent les pauvres, pour leur poser des questions et collecter des données. Ce livre n'aurait pas pu être écrit sans la bonté des gens que nous avons rencontrés. Nous avons toujours été traités comme des invités, même quand – et c'était souvent le cas – nous arrivions à l'improviste. Nos questions étaient reçues avec patience, même lorsqu'elles n'étaient pas entièrement compréhensibles. Beaucoup d'histoires nous ont été confiées. De retour dans nos bureaux, alors que nous nous rappelions ces récits et que nous analysions les données recueillies, nous étions partagés entre la fascination et l'étonnement : il paraissait impossible de faire entrer ce que nous avons vu et entendu dans les modèles simples que les économistes du développement et les concepteurs de politiques publiques (souvent occidentaux ou formés dans un cadre occidental) utilisent traditionnellement pour penser la vie des pauvres. Bien souvent, les faits nous contraignaient à amender voire à abandonner purement et simplement les théories avec lesquelles nous étions partis. Mais nous nous efforcions de ne pas le faire avant d'avoir compris exactement pourquoi elles ne fonctionnaient pas et comment il fallait les modifier pour mieux décrire le monde.

Paul Valéry, *Le Bilan de l'intelligence*, conférence à l'université des Annales, le 16 janvier 1935.

Notre monde moderne est tout occupé de l'exploitation, toujours plus efficace, plus approfondie des énergies naturelles. Non seulement il les recherche et il les dépense, pour satisfaire aux nécessités éternelles de la vie, mais il les prodigue et il s'excite à les prodiguer au point de créer de toutes pièces des besoins inédits (et même que l'on n'eût jamais imaginés), à partir des moyens de contenter ces besoins qui n'existaient pas. Tout se passe dans notre état de civilisation industrielle comme si, ayant quelque substance, on inventait d'après ses propriétés une maladie qu'elle guérisse, une soif qu'elle puisse apaiser, une douleur qu'elle abolisse. On nous inocule donc, pour des fins d'enrichissement, des goûts et des désirs qui n'ont pas de racines dans notre vie physiologique profonde, mais qui résultent d'excitations psychiques et sensorielles délibérément infligées. L'homme moderne s'enivre de dissipation. Abus de vitesse, abus de lumière, abus de toniques, de stupéfiants, d'excitants... Abus de diversité, abus de résonance ; abus de facilités ; abus de merveilles ; abus de ces prodigieux moyens de déclenchement, par l'artifice desquels d'immenses effets sont mis sous le doigt d'un enfant. Toute notre vie actuelle est inséparable de ces abus. Notre système organique, soumis de plus en plus à des expériences mécaniques, physiques et chimiques toujours nouvelles, se comporte, à l'égard de ces puissances et de ces rythmes qu'on lui inflige, à peu près comme il le fait à l'égard d'une *intoxication insidieuse*. Il s'accoutume à son poison, il l'exige bientôt. Il en trouve chaque jour la dose insuffisante.

L'œil à l'époque de Ronsard, se contentait d'une chandelle, — si ce n'est d'une mèche trempée dans l'huile ; les érudits de ce temps-là, qui travaillaient volontiers la nuit, lisaient (et quels grimoires !), écrivaient sans difficulté, à quelque lueur mouvante et misérable. L'œil aujourd'hui réclame vingt, cinquante, cent bougies. L'oreille exige toutes les puissances de l'orchestre, tolère les dissonances les plus féroces, s'accoutume au tonnerre des camions, aux sifflements, aux grincements, aux ronflements des machines, et parfois les veut retrouver dans la musique des concerts.

Quant à notre sens le plus central, ce sens intime de la distance entre le désir et la possession de son objet, qui n'est autre que le sens de la durée, ce sentiment du temps, qui se contentait jadis de la vitesse de la course des chevaux, il trouve aujourd'hui que les rapides sont bien lents, et que les messages électriques le font mourir de langueur. Enfin les événements eux-mêmes sont réclamés comme une nourriture jamais assez relevée. S'il n'y a point quelque grand malheur dans le monde, nous sentons un certain vide : « Il n'y a rien aujourd'hui dans les journaux ! » disons-nous. Nous voilà pris sur le fait, nous sommes tous empoisonnés. Je suis donc fondé à dire qu'il existe pour nous une sorte d'intoxication par l'énergie, comme il y a une intoxication par la hâte, et une autre par la dimension.